

Où est le Vieil Habit ?

On a dernièrement démolé une habitation de Pérouse, dans laquelle, étant enfant, Béranger avait servi des brocs de vin aux rouliers et messagers.

Ce souvenir, qui disparaît, du chaussonier populaire, m'a rappelé d'autres souvenirs matériels de lui, qui existent encore, mais dont l'existence est bien peu connue.

Après la mort de spirituel frondeur, que le peuple se rappelle toujours avec affection, bien qu'on lui ait reproché ses chicanes à la "Medingote gris", son éditeur et ami Perrotin est l'idée touchante de faire édifier dans le manoir de sa femme, à Châtillon, une chambre absolument disposée comme celle où le poète du "Dieu des bonnes gens" expira, rue de Valenciennes, le 26 juillet 1857, à 4 heures 35 du soir.

Dans cette pièce, à laquelle on tenait un petit cabinet clos d'une porte vitrée, M. Perrotin installa, en les mettant exactement à la place qu'ils avaient l'habitude d'occuper chez son ami, pendant sa vie, tous les objets mobiliers et personnels de Béranger.

Il y a longtemps, vingt ans déjà, je visitai pour la première fois ce petit, mais bien curieux musée Béranger, à l'issue d'un gai repas où chacun "chantait la sienne".

Dame, maison oblige, et on était chez l'éditeur de Béranger, lequel éditeur, entre parenthèses, faisait lui-même des vers alertes et fins.

Il y a quelques semaines, je suis retourné à la maison de Châtillon, non pour accomplir la visite de digestion que j'ai la honte de toujours devoir à ceux qui restent de mes aimables hôtes, mais pour savoir ce qu'était devenu, sous le règne des Prussiens, grande amateur d'objets d'art français, comme on sait, hélas ! — le petit musée de Châtillon.

Je me rappelais, entre autres objets, certaine pendule cocotte, tout à fait charmante. L'Amour, en or, faisait rouler la sphère d'azur, étoilée, du monde et le songeais qu'elle devait sans doute être allée, elle aussi, à Berlin malgré elle.

— Eh bien ! je me trompais. La pendule n'avait pas été volée par les Prussiens, et pour une excellente raison : elle n'avait pas été emportée de Châtillon en 1871, avec le reste des objets composant le musée Perrotin, après la mort de son fondateur.

Le tout, m'apprennent les locataires actuels de la maison de feu M. Perrotin, avait été donné à la Ville de Paris par la veuve de M. Perrotin.

Qu'étaient devenues les reliques du poète, si pieusement conservées et classées par son vieil éditeur ?

Qu'étaient devenus enfin ce fameux "Vieil habit", auquel Béranger demandait en riant de lui rester fidèle, et qui l'était si bien resté, que je l'avais moi-même vu toujours accroché et toujours soigneusement broché, dans le cabinet à porte vitrée de Châtillon, alors que celui qui l'endossait n'était plus qu'une poussière de puis longtemps ?

J'appris à la fin, qu'après des

années et venues, des stations, des attentions dans nombre de bureaux préfectoraux et autres, pendant les deux sièges, les curieuses du musée de Châtillon avaient trouvé un port de refuge tranquille et sûr, à l'hôtel Carnavalet.

Le lendemain de cette découverte, je venais voir l'obligant M. Cousin, lequel, on ne saurait trop le répéter, a fait de l'âme Corneille, en peu de temps, une des plus intéressantes collections artistiques que je connaisse, et M. Cousin me dit qu'en effet le musée contenait un certain nombre de pièces légères par Mme veuve Perrotin à la Ville de Paris, mais pas toutes. En seize ans, quelques-unes se sont égarées, parait-il, en voyageant d'une administration à l'autre.

En même temps M. Cousin chargea le gardien chef du musée, un excellent homme qui a le culte du poète et s'est fait le conservateur spécial de ses souvenirs, de me montrer ce que l'hôtel Carnavalet en possédait.

Le gardien chef me fit revoir d'abord la pendule, ma vieille connaissance — (l'Amour faisant rouler la boule étoilée du monde) — dans le cabinet de mon ami de Lœville, conservateur adjoint, ce collectionneur qui a donné à l'Etat, pour rien, une collection unique de souvenirs de toute sorte datant tous de l'époque révolutionnaire, et valant un demi-million.

Ensuite, le gardien chef me montra, à côté du fauteuil à papeterie où mourut Voltaire, la berceuse en vieux étoupe qui expira Béranger, et que j'avais vue au musée de Châtillon, garnie de l'oreiller de la malade, en face de la cheminée sur laquelle, comme au vivant du poète, étaient disposés ses mouchoir à carreaux, sa tabatière, sa grosse montre, sa lime à ongles, son canif, ses ciseaux d'acier.

Puis je retrouvai le (Maque) en plâtre, pris sur le visage du mort, et le buste en marbre exécuté par Perraud; puis la (plaque) de dépôt de Béranger.

Enfin, le gardien m'ouvrit le tiroir d'une commode ventrée du temps de Louis XIV, et je retrouvai là, pliés avec soin, les effets et vêtements que contenait le cabinet à porte vitrée de Châtillon, — c'est-à-dire l'habit, légendaire, à boutons carrés, avec poches, à larges revers, à col énorme, puis les chapeaux ronds à bords immenses, puis la redingote marron, puis les gilets de piqué blanc à la Robespierre, puis les ceintures de nankin, traditionnelles; oisettes à post à la ceinture haute.

Enfin, à côté des cannes, cepe de vigne tordus et juncs ayant pour comme un casque d'argent avec cette devise : "Loyauté passe tout." Je trouvai quelques choses que je n'avais pas examinés à Châtillon et qui n'est pas l'objet, les moins curieux de ces souvenirs, c'est le dernier "livre de comptes" de Béranger, livre quotidien que tenait sa dernière bonne Victorine, et dont sont consignées les dépenses de "chambre de Lisette," pendant les trois derniers mois de sa vie.

De sa main fidèle et naïve, la gouvernante inscrivit, au milieu des achats de légumes, un mot bref, mais qui en dit long sur la breffiance du vieillard.

Un lit, en effet, sur ce livre de dépenses, et cela presque quotidiennement, ce mot : "Donné à..."

Et la somme "donnée à..." est bien souvent la moitié de la dépense journalière.

Qu'étaient devenues les reliques du poète, si pieusement conservées et classées par son vieil éditeur ?

Qu'étaient devenus enfin ce fameux "Vieil habit", auquel Béranger demandait en riant de lui rester fidèle, et qui l'était si bien resté, que je l'avais moi-même vu toujours accroché et toujours soigneusement broché, dans le cabinet à porte vitrée de Châtillon, alors que celui qui l'endossait n'était plus qu'une poussière de puis longtemps ?

J'appris à la fin, qu'après des

Maintenant quelques souvenirs personnels et une confusion. Par suite de quelles circonstances ai-je eu connaissance, il y a vingt ans passés, de l'existence de ce musée de Châtillon ?

Oh ! voilà, c'est toute une histoire. Et j'aurais dû commencer par vous le dire. Une histoire qui s'appelle toujours une autre. C'est comme avec les crises. On croit s'en tirer qu'une, on en a même plusieurs. Car tout s'enchevêtre ici bas.

Bref, il y a vingt ans [bigra !] alors que je chroniquais au "Diogenes," d'Étienne Varner, sous le pseudonyme poétique de "l'Homme aux gros ongles," un compagne de mon ami Claretie, je fus invité par ce Varner, lequel s'appelle Louveaux et est aujourd'hui conseiller général, à venir passer quelques jours dans la propriété que possédait son père à Châtillon-sous-Bagnaux.

Le père de Louveaux avait pour voisin de campagne M. Perrotin, l'éditeur des œuvres de Béranger.

Naturellement, chez le père de mon rédacteur en chef, je rencontrai M. Perrotin, un vieillard spirituel, qui faisait lui-même et chantait des chansons d'une âme et aimable gaieté, comme je l'ai dit; je lui fis présent et il m'invita à dîner.

Après dîner, on visita la chambre du poète populaire. Comme j'étais certain, M. Perrotin tira d'un tiroir un mouchoir — un mouchoir en toile, un gigantesque mouchoir de prière, à carreaux blancs et jaunes — je le vis enroulé — marqué au chiffre de l'éditeur. Je le regardai avec émotion, en me promettant de le garder toujours.

Mais le jeune homme proposa et la jeunesse dispose.

Hélas ! et ce souvenir qu'en Angleterre est certes payé fort cher, est en France sans éclat. "Mon calpa !" En somme, ce n'est point par ma faute, ma très grande faute, que j'ai perdu le "mouchoir" que m'avait donné M. Perrotin.

C'est la faute de la vie précieuse d'un écrivain qui n'avait alors que vingt-deux ans de routes pour tout capital.

L'histoire du mot, j'avais, il y a vingt ans passés et très passés, un habit, un vieil habit aussi, noir, qui me venait de mon père et qui allait comme un gant sur moi, à l'époque où je commençais à me faire une réputation. Un jour de sombre "débâche," je pris la résolution d'envoyer l'habit "chez ma tante."

Un commissionnaire l'y porta, avec d'autres hardes. Mais il ne rapporta bientôt le tout, en me disant que l'administration exigeait — une "enveloppe de toile."

A cette époque, je le dis sans fard, il y avait chez moi infiniment moins de toiles que dans la brumeuse Hollande.

Toute la toile que je possédais se trouvait en un mouchoir — celui de Béranger, hélas ! J'avoue avec orgueil que j'en ai un moment d'hésitation. Mais il fallait dîner à deux peut-être. Seul, on jette; mais on ne peut faire jeûner une autre.

Je priai Béranger de me rendre un service posthume et de m'excuser, et j'envoyai de la toile de son mouchoir les hardes que le commissionnaire remporta incontinent (au cloac).

J'avais la ferme intention de dégrader le tout, un jour ou l'autre.

Ce jour n'est jamais venu, et l'autre encore moins dans le délai fixé par la loi. Mon habit et son enveloppe furent donc vendus.

De sorte qu'il y a maintenant,

de par le monde et le courant, ce peut-être entre les mains d'un animal quelconque, un mouchoir célèbre que je voudrais bien avoir à la maison, entre une lettre que Lamarque écrivit à son père et la plume que j'ai chapé à Victor Hugo, car son bureau, après l'Année terrible.

LA FORTUNE DE M. MACKAY.

D'après M. Richard Dey ancien secrétaire privé de M. Mackay, ce dernier ne possédait pas à 20,000,000 de dollars près le chiffre de sa fortune.

Il était président du Mackay-Bennet Cable Company, du Postal Telegraph Company, du Canadian Pacific Railway, du Southern Pacific et du nouveau chemin de fer que l'on va construire entre la Havane et Santiago de Cuba.

M. Mackay était, à San Francisco, propriétaire de la moitié du Nevada Block, du Grand Opera House et d'un grand nombre de maisons de Market et de la 4me rue.

Il était également propriétaire, avec M. Flood, d'une ferme connue sous le nom de Burbank, de 1,000 acres de terre dans le comté de San Mateo, de 1,500 acres de terre près de San Raphael et de 3,000 acres de terrains boisés dans le comté de Mendocino.

Il possédait en outre plusieurs milliers d'acres de forêts dans la Nevada, entre Reno et Truckee.

Il était à New-York, propriétaire du "Postal Telegraph Building" qui, comme on sait, a seize étages et était également un des principaux propriétaires du "Commercial Cable Company's Building", qui a vingt et un étages, ainsi que des bâtiments voisins.

Fonds pour les Boers.

Le Hays, 23 août — Les fonds réunis par la souscription nationale entreprise pour aider les Boers sont placés à la disposition des généraux Boers.

Maladie du Chevalier de Schaack.

Chicago, 23 août — Le grand doc Boris a renoué indéfiniment son départ de Chicago en raison de la maladie du chevalier de Schaack, son attaché personnel.

Le patient a quelques symptômes de fièvre typhoïde, et un médecin lui prodigue des soins constants à son hôtel.

VAPEURS.

LIGNE FRANÇAISE.

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE. Ligne desservant les Havres, Paris (France).

Partant pour les Havres, à 10 h. 30. Pour Paris, à 11 h. 30. Pour les Havres, à 12 h. 30. Pour Paris, à 13 h. 30.

LE MEILLEUR POUR LA TOUX ET LA COQUELUCHE D'ANGELL

Pour la Toux, les Rhumes, Bronchites, Coqueluche et tous les maux de gorge. Prix, 25 et 50 cent.

Feuilleton

— DE —

L'Abeille de la N. O.

20 Communiqué le 16 Février 1906.

LE Calvaire d'Anès

PAR SIMON BOUBÉE.

TROISIÈME PARTIE

La Voix du Sang.

(Suite.)

— Ça, c'est une patte poilue

REGARDEZ ! et voyez ce que nous avons dans notre vitrine. PRIX SPECIAUX, réduction sur tous les articles de la collection. TOUT OUVRE SUREMENT quelques articles dont vous avez besoin pour un but quelconque.

PALAIS DE JOAILLERIE WEINFURTER.

COIN DES BUREAUX ROYALS DES SERVICES.

J. GARLICK,

L'UNIQUE AFFICHEUR.

Les meilleurs tableaux, localités réduites. Bureau : 635 Place Commerciale.

E. J. LOUPRE,

233 rue Decatur, SEULE MAISON FRANÇAISE. Articles Divers pour Epiciers. BALANCES DE HOWE.



CONSULAT DE FRANCE

LA NOUVELLE-ORLÈANS. BUREAU, 624 rue Gravier au haut de la Banque des Orléans.

Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent en cas de décès ou d'absence, ainsi qu'au sujet d'un décès avis au Consulat.

LETTERS

de Mayor, Joseph de Mayor, Louis Raymond, Louis Sigot, le Consul V. AMBROSI.

SOUTHERN PACIFIC

(Sunset Route) M. L. & T. R. E. & S. S. CO. L. W. E. R.

Trains, Chars Fautouils, Pullman Standard et Dortoirs d'Excursion pour San Francisco sans changement.

Chari-Bortoirs Pullman pour Seattle et Bonanza sans changement. Billets de Touristes d'été pour Denver, Pueblo et Colorado Springs. \$25.00. Pour Cheyenne, N. H. \$35.00.

Bureau des Billets, coin des rues Canal et St-Charles. F. R. DICKER, A.G. & T.A. No 517 rue Natchez.

CHEMINS DE FER. EXCURSIONS DU DIMANCHE

REGION DES PINIERES

Campagnes Sucrrières

McCOMB CITY.

BATON ROUGE.

Prix, \$1.00, aller et retour. Sur l'importance locale des excursions.

Yazoo & Mississippi Valley.

Table with columns for destinations and prices. Destinations include Natchez, Vicksburg, etc.

LOUISVILLE & NASHVILLE.

AGENCE ET BUREAU. 425 RUE DE LA LOUISIANE.

JULES ANDRIEU.

MOCHEREAU & ANDRIEU. AGENT D'AFFAIRES.

CHEMINS DE FER. Queen and Crescent Route.

Trains Vespéraux Solidés.

Table with columns for destinations and times. Destinations include New Orleans, etc.

ATLANTA

NEW ORLEANS

SHORT LINE. The Western Railway of Alabama.

LA ROUTE DE CHERRY

Le Service de Chery sans changement entre le Sud, le Sud-Ouest et l'Est. Seule route de 6 heures pour New York, via le Grand Washington et Southwestern.

LA ROUTE DE CHERRY

Le Service de Chery sans changement entre le Sud, le Sud-Ouest et l'Est. Seule route de 6 heures pour New York, via le Grand Washington et Southwestern.

JULES ANDRIEU.

MOCHEREAU & ANDRIEU. AGENT D'AFFAIRES.

juste. Et il faut que j'aie examiné ce qu'on fait dans les écoles. On n'est pas un véritable architecte si l'on n'a pas vu la Grèce, l'Italie et Paris... Vivre à Paris... C'est là que tout se concentre, vous savez, oncle John!

La figure du milliardaire se figea immédiatement, comme si on l'avait placé dans un appareil frigorifique.

— Paris... Il prononçait "Péris" avec un suprême dédain. On parle de Paris, comme si l'on ne pouvait être un homme sans l'avoir vu. Je n'y ai pas été, et je n'ai jamais ni les miens, je veux dire ceux qui dépendent de moi. Et je suis pourtant un homme!

— Pauvre Zite! pense Harry amusé malgré lui; encore un rêve qui s'éroule!

— Enfin, reprit Pomnipotent en redressant sa haute taille, dans l'épanouissement de son immense orgueil, et c'est pour ton genre de travail, je n'y vois rien à redire; c'est tout différent; le travail, cela expose tout.

— Attrape! pense Harry, tout à fait égaré. Ça n'est pas le papier est-il plus intéressant que jamais, mon oncle? Ça n'est plus que l'encre qui s'écoule, mais ça n'est pas intéressant.

— Pourquoi pas? répliqua froidement le milliardaire, mais royauté en vaut une autre. Mais le papier n'est plus intéressant:

Il a fourni tout ce qu'il pouvait donner.

— Quoi alors? demanda le neveu.

— Je fais construire des chemins de fer.

Les lèvres fermes et bien dessinées laissent tomber ces paroles comme des pétales de fleurs éparpillés au vent.

— Des chemins de fer au pluriel ?

— Au pluriel. Voilà. Du bout d'un coupe-papier, il indiqua sur une carte suspendue au mur un réseau rouge, qui comprenait plusieurs milliers de kilomètres.

— Tout cela, Seigneur! s'écria involontairement le futur élève de l'École des beaux-arts. Mais cela va vous ruiner!

— Pas moi, fit Bruce tranquillement. Les autres Compagnies, oui. Ta tante n'aime pas ça, tu ne lui en parleras pas, à moins qu'elle ne te le demande. Les Compagnies l'ont mérité: elles exploitent le public.

— Ma tante craint pour vous ? interrogea Harry.

— Moi ? non. Elle a pitié des autres. Les autres...

Il regarda du côté de la fenêtre et secoua ses épaules robustes.

— Les autres, reprit-il, ce n'est pas mon affaire, je ne les connais pas; ils ne m'ont pas aidé... personne ne m'a aidé. Moi j'aide beaucoup de monde.

— Vous êtes très bon, mon on-

cle, fit le jeune homme avec déférence, et vous faites plus de bien caché que qui que ce soit.

— Cela ne te regarde pas; tu n'as pas le droit de m'en parler, je le cache.

— Très vrai, fit Harry en s'inclinant. Et ces squarelles, qu'en faites-vous ? j'ajoute-t-il en indiquant quelques feuilles éparées sur le bureau.

— C'est la combinaison du chemin de fer et du papier, répondit Bruce en examinant avec complaisance ce que lui montrait son neveu. Toi qui t'occupes de papier, est-ce que tu trouves que c'est bien ?

— Ça dépend de l'emploi, répondit prudemment Harry. Artistique, l'emploi ?

— Plutôt commercial, fit Bruce d'un ton sérieux.

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition. Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Épreuve DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS.

qu'a des tâches de son et qui est grasse comme une élanche... Moi, j'ai des mains moins soignées, mais elles sont plus jolies que les tiennes et elles ne craignent personne.

— Eh bien ! écoute, veux-tu jouer, sans raucune, de bonne amitié ?

— Comme tu voudras, Nicolas! Le marin et le camelot posèrent leur coude sur leurs genoux et entre-croisèrent leur main droite.

L'effet fut énorme et la lutte héroïque; mais au bout de quelques secondes, la grosse main du matelot craqua et s'inclina vers la gauche.

Les rares voyageurs qui étaient dans le wagon et qui avaient suivi cette lutte courtoise avec la plus vive curiosité, battirent des mains et le marin, devenu très pâle, dit en souriant et sans apparente mauvaise humeur :

— Ça, c'est fait intégralement, il n'y a rien à dire, mais c'est la première fois qu'un "ponantais" s'est vu vaincu par un Parisien. Je pense qu'à Calais, tu m'accorderas une revanche, camarade ?

— Ça serait avec plaisir, mais j'ai pris mon billet directement pour Londres.

— C'est vrai, ça te ferait des frais; moi, à ta place, je scroierais bien vingt francs pour accepter le défi d'un camarade que j'aurais "misonné" dans sa petite amour propre...

— Eh bien ! c'est dit, et coquin qui s'en dédit... Je laisse mon fourbi aller vers Londres... je le retrouverai à la gare de "Charing-Cross," comme il l'appellera.

— A la bonne heure, tu es un sig, tu serais digne d'être Breton... Après tout, tu l'es peut-être... un enfant trouvé, on ne sait pas... Nous descendrons tous deux à Calais, nous irons boire une goutte à la buvette de la gare... J'enverrai un commissionnaire porter mes bagages à l'hôtel de "l'Ancre d'Argent," où que réside mon capitaine...

Il y a, pas loin du port, un terrain vague, entouré de murs en ruine, où que personne ne nous dérangera... Garde-toi, je me garde... Et puis, après, la bonne amitié... On est des adversaires, mais on ne s'en veut pas pour ça...

— Comment... Et, maintenant, parlons d'autre chose, veux-tu bien ?

Le marin ne demandait qu'à oser. Zidor s'informa de ce qu'il était venu faire à Paris: s'amuser, parler, faire sauter les écus gagnés sur l'Océan.

Un bon marin, un vrai matelot, un ponantais surtout, ne fait jamais d'économies. Dans les vieux jours, il vit sur sa pension ou il se fait pêcheur de homards.

Le camelot voulait savoir ce que Kerfontin pensait de la capitale.

— Eh bien ! c'est dit, et coquin qui s'en dédit... Je laisse mon fourbi aller vers Londres... je le retrouverai à la gare de "Charing-Cross," comme il l'appellera.

— A la bonne heure, tu es un sig, tu serais digne d'être Breton... Après tout, tu l'es peut-être... un enfant trouvé, on ne sait pas... Nous descendrons tous deux à Calais, nous irons boire une goutte à la buvette de la gare... J'enverrai un commissionnaire porter mes bagages à l'hôtel de "l'Ancre d'Argent," où que réside mon capitaine...

Il y a, pas loin du port, un terrain vague, entouré de murs en ruine, où que personne ne nous dérangera... Garde-toi, je me garde... Et puis, après, la bonne amitié... On est des adversaires, mais on ne s'en veut pas pour ça...

— Comment... Et, maintenant, parlons d'autre chose, veux-tu bien ?

Le marin ne demandait qu'à oser. Zidor s'informa de ce qu'il était venu faire à Paris: s'amuser, parler, faire sauter les écus gagnés sur l'Océan.

Un bon marin, un vrai matelot, un ponantais surtout, ne fait jamais d'économies. Dans les vieux jours, il vit sur sa pension ou il se fait pêcheur de homards.